C'est beau la guerre

(Extrait de la page 59 au 62)

Je n'aime pas les armes. Lorsque nous étions enfants, mes petits camarades étaient tout excités et aimaient jouer à la guerre. Ils fabriquaient des fusils à l'aide de petites planches en bois qu'ils assemblaient avec de vieux bouts de fils et faisaient rouler les chaussettes en boule pour en faire des grenades.

Ils allaient jusqu'à simuler le sang avec des pétales de coquelicot qu'ils se collaient à la peau avec leur salive. Avec des petits bouts de bois, ils s'essayaient au combat au couteau et se demandaient quelle serait la meilleure lame pour tuer. Ils n'hésitaient pas à ramper à plat ventre en s'appuyant sur les coudes et les genoux qui, avant la fin de la journée, devenaient tout égratignés, tout noirs, crasseux. Même pour aller à l'école, ils plissaient le front, relevaient la tête et marchaient au pas ; tellement relevé, la tête, qu'ils ne voyaient même plus les jambes des filles sous leur tablier rose. Encore mieux que les maths, l'Arabe ou l'histoire, ils connaissaient sur le bout du doigt les noms des avions de chasse, les caractéristiques techniques des chars d'assaut, les différents calibres des canons, les stratégies de défense, ... Aucun parmi eux ne voulait devenir médecin ou ingénieur ni même avocat. Tous rêvaient d'être promus directement Général ou Amiral et mouraient d'envie de porter l'uniforme, de manipuler les armes, de rejoindre plus tard l'aviation ou la marine pour conquérir le ciel ou la mer et pourquoi pas les deux à la fois. Et plus tard, quoi de mieux qu'un uniforme d'apparat et une collection de médailles pour gagner le respect des hommes et subjuguier les femmes ? Moi je n'aimais pas ces jeux-là. Je n'aimais pas voir mes camarades se jeter à terre puis marcher sur les coudes en imitant le sifflement des balles qui leur passaient par-dessus la tête. C'est si facile de faire la guerre, quand on y pense. Un jeu d'enfant. Moi je ne voulais pas, je n'ai jamais voulu tuer.

Tuer pour de vrai, je veux dire. Parce qu'il n'y a pas si longtemps, juste avant la guerre, j'étais comédien dans ce théâtre, aujourd'hui en ruine. On m'avait appris à jouer des rôles et à créer l'illusion. En peu de temps, j'étais passé maître dans l'art du mensonge et je pouvais me glisser dans la peau de n'importe quel personnage comme dans un habit, grand ou petit, et qui m'allait toujours à la perfection. J'aimais l'idée de subtiliser un destin, de porter un masque et de voler une vie. Qu'est-ce qu'un acteur après tout si ce n'est un voleur qui a bien

tourné. Alors oui, j'ai tué, une fois, deux fois, trois fois, et tous les jours qu'a duré le spectacle.

Je revois cette dernière scène avec moi, le mari, dans ce costume noir et, dans la main, un couteau recouvert de sang. Un simple accessoire de théâtre qui fait son effet mais qui ne donne pas la mort. Je suis debout avec, gisant à mes pieds, le cadavre de l'amant. Celui-ci savait de toute façon qu'il allait mourir et, précisément, à quelle page quelle ligne quel mot de son script. Même là, bien que parfaitement mort, il sait que c'est la scène finale, qu'il va bientôt devoir se relever, mettre sa main dans la mienne et s'incliner pour saluer le public.

Aujourd'hui, le spectacle est dans les rues, le sang partout, et plus personne n'est d'humeur à aller au théâtre. Les employés ont fui l'un après l'autre et tous les guichets sont vides. Et puis, à quoi bon payer sa place pour voir un crime de plus. Avant qu'il ne soit entièrement détruit au mortier, comme s'il avait été de sable, il m'arrivait d'aller y jouer devant des fauteuils vides ; des fauteuils sans tête, avec seulement un ventre en velours rouge et deux bras en bois. Je montais seul sur scène et il me fallait encore souffler les autres répliques à tous ces comédiens qui ne m'avaient pas suivi dans ma folie. Le rôle que j'y jouais, personne ne le saura, et personne au fond n'avait vraiment envie de le savoir.

Les fauteuils rouges étaient bon public et restaient toujours jusqu'à la fin du spectacle et même au-delà. Lorsque j'en avais terminé avec la pièce, et à défaut des spectateurs, je m'empressais de m'applaudir pour faire revivre le lieu.

J'applaudissais si fort que je revoyais tout ce beau monde devant moi se lever comme un seul homme et puis encore tous ces autres qui se penchaient de leurs loges pour voir à quoi je ressemblais lorsque je me courbais pour saluer et redevais moi-même. Ensuite, je n'avais même pas à actionner le rideau rouge sang. Il était tombé avec les toutes premières frappes comme pour dire que, désormais, le spectacle serait ailleurs.